

Aragon

Magicien ou frimeur ?

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epallings*

Aragon, *Œuvres poétiques*, 2 vol., La Pléiade, Gallimard, Paris 2007, 1744 p. et 1776 p.

A l'origine du surréalisme, comme du christianisme d'ailleurs, il y a l'amitié. Il y eut de jeunes auteurs qui voulaient rompre en visière avec leurs aînés et écrire pour être lus de leurs amis et combattus par leurs ennemis. C'est ainsi qu'ils réveillèrent la poésie. Ils firent sortir cette belle princesse un peu somnambule de la tour d'ivoire dans laquelle l'avaient cloîtrée les symbolistes et la promenèrent toute nue dans la rue. Ils l'eussent conduite sur les barricades et même sur le bûcher, s'il l'avait fallu, pour voir de grandes flammes rouges dévorer la nuit noire. Ils retournèrent dans la forêt médiévale pour y déterrer les sorcières et les fées, et de cela il faut leur savoir gré. Il s'était constitué ainsi une petite bande d'amis qui avaient juré de servir la Beauté et pour lesquels écrire était une recherche de salut. Ils ne voulaient pas se contenter d'être de simples littérateurs, comme Anatole France, Barrès ou Paul Bourget. Ils ne voulaient pas être des professionnels de la littérature et de la poésie, encore moins des professeurs. Or, des professeurs, c'est tout ce que savait produire la République. C'est ainsi que tout débuta.

Dans une lettre ouverte à Paul Claudel, ils reprochaient au poète-ambassadeur de défendre jusqu'en Orient cette vermine qu'ils appelaient la civilisation occidentale, arguant qu'on ne pouvait être à la fois poète et ambassadeur. C'était pourtant la République laïque que servait l'écrivain catholique. Et Rubens,

en son temps, avait bien été ambassadeur de Charles Quint.

Ils avaient vomi sur la France, comme Bloy de son côté vomissait la République et le monde moderne. Ils avaient cru qu'un monde nouveau pourrait naître, lavé du péché originel d'être un monde tout court, et surtout d'être un monde chrétien. Refusant de fonder une Eglise, ils constituèrent une chapelle, un cénacle, un couvent, avec pape, bulles, index, imprimatur et excommunications. Tant et si bien qu'on ne peut rien faire d'un peu sérieux en France sans une bonne dose de jacobinisme. D'un autre côté, poussant à l'extrême la tradition artistique de la France, ils brisèrent la routine formelle, et par-delà le voile des mots, ils crurent rejoindre l'extrême pointe de la méditation.

Révélation, révolution

Mais rester dans leur couvent n'était pas leur affaire. Ils voulaient en découdre aussi sur le plan politique. Leur révélation poétique devait marcher de pair avec une révolution politique. Ayant mis à bas la vieille nation chrétienne, par quoi allaient-ils la remplacer ? Car l'homme a besoin d'un certain enracinement. Par l'Humanité, cette abstraction ? Ils s'y essayèrent, mais c'était bien difficile. L'homme ne peut se donner avec efficacité à une chose, à une cause aussi abstraite. Heureusement qu'ils avaient

sous la main le prolétariat. C'est lui qu'ils choisirent d'évangéliser, tout comme les Apôtres groupés autour de Jésus de Nazareth avaient évangélisé le monde ancien. Cette évangélisation devait donc passer par la médiation d'une petite bande d'hommes. Ainsi renouèrent-ils avec la chevalerie médiévale et les ordres mendiants. La poésie fut pour eux ce qu'avait été la religion pour les hommes du Moyen-Âge.

Ne pouvant faire la guerre sur les champs de batailles militaires, se déclarant pacifistes et antimilitaristes, ils rêvèrent d'une guerre civile sociale faite d'actions concertées et d'actes gratuits, tel que l'acte surréaliste par excellence consistant à descendre dans la rue et à tirer sur le premier venu. Mais les assassins du type de Lacenaire ne courent pas les rues, et du reste la République songeait à supprimer la peine capitale comme un reste de barbarie.

Alors ils lâchèrent la Révélation pour la Révolution, comme d'autres lâchèrent le Royaume pour l'Eglise, comme disait Loisy. Ils servirent le siècle, le monde et la politique, et les poèmes qu'ils écrivaient furent de moins en moins bons, sans doute parce qu'on ne peut servir deux maîtres à la fois. Et bien sûr les prolétaires, qu'ils avaient juré d'éclairer comme ils avaient juré de servir la Beauté, les prirent pour les derniers des bourgeois et pour les pires décadents. Dans la poubelle du temps, ils trouvèrent à ramasser quelques mégots : le freudisme, l'art nègre, les poètes maudits, le cinéma d'horreur, les romans gothiques, tout un mysticisme et un néo-orientalisme de bazar qui aujourd'hui ne feraient plus peur aux petits enfants, car la publicité et les jeux vidéo ont rattrapé le surréalisme.

Dans leurs cerveaux saturés de littérature, l'écriture automatique, continuant la dislocation syntaxique entreprise par

Mallarmé, ne pouvait déchaîner qu'une frénésie de préciosité. En s'abandonnant à la course de leur plume, ils se livrèrent à la pire littérature.

Ils se voulurent provocateurs et choquants. Ils voulurent déplaire aux bourgeois, alors que Racine cherchait à plaire au roi, à la cour et à la noblesse. Il est vrai que Racine n'avait pas lu Freud. La culture grouillait sur eux comme un peuple de vers. Et au bout du compte, ils s'en tirèrent moins bien que Paul Claudel, qui crut possible, lui, de servir Dieu et la République laïque : les grands écarts n'étaient pas pour intimider ce docteur en casuistique.

Nouvelle sybille

L'inconscient arriva à point pour remplacer Dieu. Les surréalistes y virent à la fois une source de fécondité créatrice et une poubelle où jeter les fœtus des poèmes mort-nés. Que faire de ce continent nouveau, de cet iceberg ? Comment en tracer la cartographie ? Pouvait-on le prier, l'invoquer sous peine d'en faire un nouveau dieu, ce que leur communisme athée leur interdisait de faire ?

L'inconscient leur posait le même problème que l'Humanité, immense abstraction qu'on ne pouvait embrasser. Idem pour la Révolution. Forêt si peu vierge au fond, peuplée d'animaux peints par le douanier Rousseau et de Polynésiennes dessinées par Gauguin, mais à coup sûr pas la matrice de dieux nouveaux, la place étant désormais prise par l'Homme. Aussi se mirent-ils docilement à l'écoute de ce nouveau Léviathan et résolurent-ils le problème de l'inspiration. L'inconscient serait la nouvelle sybille, dont l'écriture automatique prendrait en sténographie les oracles, source intarissable à laquelle le poète viendrait s'abreuver.

Troubadour patriote

Telle fut la toile de fond sur laquelle se dessina le destin de Louis Aragon ; le surréalisme fut son point de départ et le parti communiste son point d'arrivée. Entre-temps, il chanta l'amour d'Elsa (juive russe, passionaria du stalinisme) et les malheurs de la France de l'Occupation et de la Résistance, ainsi que le camarade Staline, car il y avait en lui un vieil anar, un vieux troubadour, un vieux Français, un vieux républicain, un vieux patriote.

C'est sans doute la raison pour laquelle il réintégra bien vite la routine routinière du littérateur, écrivant des romans naturalistes à la mode du XIX^e siècle finissant, et des alexandrins à tire-larigot, genre pour lequel il avait une facilité phénoménale, hugolienne ; mais plus il visitait les filles, en douce d'Elsa et du parti, et plus il chantait l'amour absolu d'Elsa, moins il était visité par les fées qui sont de jalouses personnes. Ses

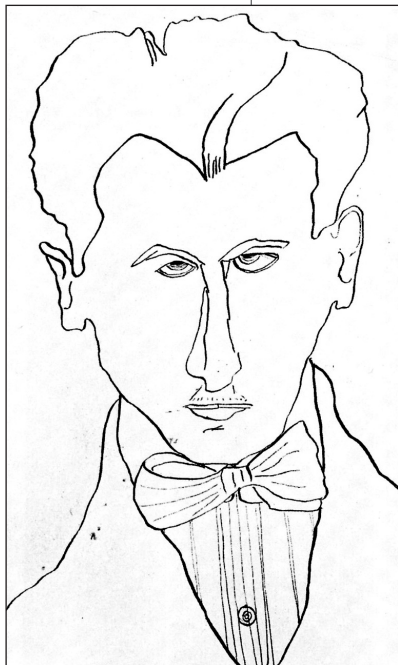
derniers romans, *La Semaine sainte*, *Blanche ou l'Oubli*, sont des sommets de pyrotechnie, de la jonglerie pure et simple, qui ne nous touche pas, car il était aussi doué pour la prose que pour les vers.

Il a énormément écrit, il a obtenu tous les prix, tous les honneurs. Il fut, après Hugo, le dernier grand écrivain de la littérature française à avoir brillé aussi bien en prose qu'en vers. Surréaliste, puis communiste, il voulut rester patriote et internationaliste, Français de France et homme de Moscou. Il ne recula devant aucun poncif et s'en tira toujours avec un brio consommé, mais avec moins d'innocence que Hugo. Les temps, il est vrai, n'étaient plus tout à fait les mêmes, et l'humanité avait perdu quelques-unes de ses illusions.

Comme Hugo, il a tout chanté, l'amour de la dame, l'amour fou, la patrie, l'humanité, l'avenir, la femme. En fait, la femme étant pour les surréalistes l'avenir de l'homme, et l'humanité l'étant aussi, la femme et l'humanité se rejoignent à la fin des temps, dans la disparition des nations et de l'homme mâle, mais peut-être pas tout à fait du poète. Encore que les dieux en ne lui envoyant plus de malheurs, on se demande bien ce qu'il pourrait trouver à chanter.

Il renoua avec ce qu'on a pu appeler l'âge d'or de la littérature française médiévale. « C'est au XII^e siècle que dans la poésie apparaît pour la première fois le sens français, le patriotisme des mots, qui parle de notre pays avec toutes les câlineries de l'amour... Née dans le règne de la violence, cette morale grandit dans les cours désertées par les croisés, autour d'Aliénor d'Aquitaine et de ses filles. Elle est une réaction à la barbarie féodale, elle a donné aux femmes leur revanche sur la morale de leurs seigneurs, qui s'étaient fort bien arrangés du christianisme pour établir l'hégémonie maritale... Elle porta à travers l'Europe une passion de justice, le goût de la chevalerie, de la défense des faibles, de l'exaltation des hautes pensées et avec elle le renom français. »

Aragon, autoportrait



On sait qu'il existe entre la morale chrétienne et la morale courtoise d'assez grandes divergences, mais il en existe tout autant entre la morale aristocratique des chevaliers, axée sur l'honneur et la pureté du sang, et la morale chrétienne. Aragon semble ignorer que la poésie des troubadours était une poésie à double entente, secrètement religieuse, et qui véhiculait sous les symboles de l'amour platonique les doctrines albigeoises.

L'art des troubadours avait pour premier objet l'amour et l'amour des dames inaccessibles et peu faites pour un petit gentilhomme sans fortune. Ces dames avaient un mari qui était toujours jaloux de leur honneur. L'exaltation de l'inaccessibilité de la dame rejoint, par le chemin détourné de la poésie, la condamnation de la chair par les cathares.

Chassez le naturel...

On est facilement injuste avec Aragon. Toute sa vie il a été déchiré entre le so-disant amour absolu d'Elsa, le mythe de l'amour fou qui faisait bien dans le tableau, et ses inclinations profondes, ses tendances libertines (et qui sait, pédérastes sur le tard ?) mal vues par le bureau politique de la place du Colonel Fabien.

Après la mort d'Elsa, dont il semblait devoir rester inconsolable, retrouvant tout à coup l'insouciance du collégien, il s'habilla de couleurs gaies, laissa pousser ses cheveux, déboutonna son col et parut dans les boîtes à la mode accompagné de petits gitons. Il était revenu à sa pente naturelle. Le communisme n'avait été qu'une parenthèse dans sa vie, une longue parenthèse, mais une parenthèse. Il avait desserré le carcan, il pouvait laisser tomber le masque.

Il était désormais intouchable. On le montrait aux fêtes de l'*Huma*, coiffé d'un panama, l'œillet à la boutonnière, vieux beau, avec des politesses d'Ancien Régime et des manières de muscadin. Des petits jeunes éblouis par l'ancêtre venaient lui toucher les mains. Pour peu, il eût guéri les écrouelles comme jadis les rois de France. Il était redevenu le vieux gaulois, le vieil anar, le vieux jouisseur, le patriarche indigne. Tout était permis au vieux combattant. Sartre, qui avait pas mal picolé sa vie durant, termina plus dignement sa carrière, allant remonter le moral, par les matins frisquets d'hiver, aux ouvriers de chez Renault à Billancourt et jouant du Bach à sa vieille mère sur son harmonium.

Qu'a-t-il manqué à Aragon pour devenir le Hugo du XX^e siècle ? L'exil à Guernesey ? Il restera de sa pléthorique production quelques vers inoubliables pour qui sait encore ce qu'est un vers, mais que la génération actuelle ne pourra sans doute jamais se réciter faute de les avoir appris par cœur sur les bancs de l'école pourtant laïque et républicaine. Eut-il trop de talent et pas assez de génie ? Trop de facilité, pas assez d'exigence morale et critique ? A-t-il trahi son rêve de jeunesse ? A-t-il écrit l'œuvre qu'il était seul à pouvoir écrire ? Regretta-t-il de n'être pas mort à vingt ans comme tout poète qui se respecte, ou de n'avoir pas suivi Rimbaud à Harrar après avoir détruit ses premiers essais, au lieu de devenir le stakhanoviste encensé de la poésie ?

Aramis, devenu général des jésuites en intrigant dans les chambres bleues des belles précieuses, a-t-il mieux réussi sa vie que d'Artagnan, devenu maréchal de France en exposant sa poitrine sur les champs de bataille ?

G. J.